

EDITION SPÉCIALE

des **JOURNÉE DES CARTELS**

C

Ce 4ème et dernier numéro de l'Année porte la marque festive d'un anniversaire, celui des 60 ans des cartels. Il reflète l'esprit vif et joyeux qui anime l'École à travers ces multiples petits groupes qui la structurent.

A

Les interventions qui ont eu lieu dans les pôles à l'occasion de la Journée du 28 septembre dernier, témoignent du transfert de travail, dans sa dimension de nouage corrélée à un savoir en construction. Au programme de cette Journée, une curiosité à l'endroit du savoir, un work in progress, qui ouvre des brèches et n'a cessé de les maintenir ouvertes. La perspective de travailler différemment, sur le mode du nouage borroméen, écarte l'idée d'un qui saurait plus ou mieux.

R

T

Si au dire des participants cette Journée fut un succès, au sens du collectif, tant au niveau du nœud social, que du lien de travail, gardons bien à l'esprit que toute expérience de cartel est éminemment singulière. Mais ce qui s'écrit dans un cartel s'inscrit dans la façon de penser et de transmettre la psychanalyse.

E

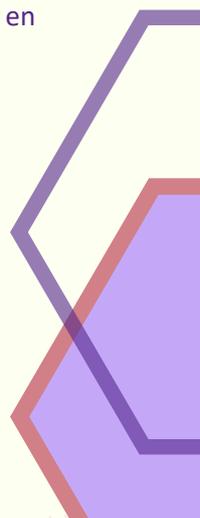
L

C'est ce à quoi nous a invité cette Journée placée sous les hospices du savoir et de l'engagement de ce savoir dans une communauté de travail dont l'adresse est l'École. Les interventions et débats qui ont pris place mettent en évidence l'enjeu du savoir orienté vers la transmission et témoignent de la vitalité de l'héritage lacanien. Cette édition exclusive en porte la marque et la Commission cartels se fait une joie de partager avec chacune et chacun toutes ces contributions à ciel ouvert.

S

Nous vous invitons à découvrir le premier volume de cette publication spéciale éditée en trois volumes.

Sophie Henry



JOURNÉE DES CARTELS

Penser le cartel : Un vecteur du savoir dans l'École

28 septembre 2024

PARIS

Sommaire du volume 1

■ Brigitte HATAT , Le cartel: entre précarité et subversion	3
■ Colette SOLER , Le succès du cartel	5
■ Agnès WILHELM , Éloge de la lecture	8
■ Esther MORÈRE DIDEROT , Le cartel, fil continu à l'École, faisant nouage	11
■ Bernard NOMINÉ , Transmission	13
■ Claire PARADA , Le cartel, organe de base de l'École?	16
■ Marie Hélène CARIGUEL , Fin(s) de cartel	18

L'équipe de rédaction de *Bruissement des cartels* est composée de: Isabelle Cholloux, Marie-Hélène Cariguel, Emmanuelle Moreau, Christophe Fauré et Sophie Henry, responsable des cartels

Brigitte Hatat

Le cartel : Entre précarité et subversion

J'ai emprunté mon titre au thème d'un cartel[1] intitulé « La psychanalyse dans la Cité : entre le précaire et le subversif ». Cartel auquel j'ai participé comme plus un avec 4 collègues, ici présents : Abdel Mabrouki, Margarita Nicolaidou, Eléfhéria Salamé, et Elisabeth Tézenas. Je les nomme, d'autant que Lacan, à la Journée des cartels en 1975, précisait que, contrairement à l'anonymat des grands groupes, dans le cartel « chacun porte son nom[2] ».

Précaire et subversif, il me semble que ces deux termes peuvent tout à fait s'appliquer au cartel.

Précaire, puisqu'il s'agit d'un petit groupe dont la durée est limitée, et dont la fonction dépend du désir de chaque Un qui le compose. Bien sûr, les cartels fonctionnent – ils fonctionnent même plutôt bien – mais il me semble que fonctionnement et fonction, ce n'est pas pareil. On peut très bien faire fonctionner le cartel sans pour autant que sa fonction soit remplie. Cela dépend de la rencontre – toujours précaire car contingente – et de ce qui soutient le transfert de travail dans sa diversité. Car le cartel n'échappe pas, comme d'autres groupes, à l'élection possible d'un supposé savoir incarné, ne fut-ce que dans le choix du plus un, pourtant ni maître, ni supposé savoir, comme Lacan y insiste dans son acte de fondation[3]. Le cartel n'échappe pas non plus à une certaine routinisation, voire un ressassement des textes, c'est-à-dire une obturation de la cause qui soutient l'élaboration de savoir propre à chacun, et le lien de chacun à la psychanalyse, quel que soit le point où il en est. Maintenir la place du non savoir dans le savoir, ce n'est pas, comme le rappelle Lacan en 1967, faire œuvre de « modestie, ce qui est encore se situer par rapport à soi », mais une « production en réserve de la structure du seul savoir opportun[4] ».

Mais c'est aussi le précaire de cette expérience du cartel – dont rien ne garantit l'issue – qui en fait le vif en tant que c'est ce précaire qui sustente aussi bien le désir de l'analyste que l'expérience analytique elle-même. Et l'on sait très bien qu'à lutter contre la précarité de nos instances, on risque fort de les standardiser.

Quant au *subversif*, le cartel l'est aussi, au regard de sa visée. Comment un organe si petit et si précaire peut-il, comme l'a proposé Lacan, être un organe de base de l'École[5] et avoir pour visée, rien moins que de « penser la psychanalyse[6] » ?

Penser la psychanalyse c'est aussi contribuer chacun au savoir, au-delà du savoir déposé dans les textes – ceux de Freud, ceux de Lacan, et d'autres auteurs – afin de soutenir, non pas seulement l'intention, mais aussi l'*extension* de la psychanalyse, qu'elle continue à faire prime sur le marché[7] des savoirs, comme Lacan le rappelle dix ans plus tard dans « La note italienne ». Disons, faire en sorte que le savoir ne soit pas un savoir mis au musée ou simplement un savoir à la charge de quelques-uns. Que chacun puisse produire, comme dans la cure, un bout de savoir, au-delà du savoir déposé et partagé, est essentiel à la survie de la psychanalyse, et à la vie de notre École. Lacan soulignait déjà dans son acte de fondation les risques d'enkystement de la pensée, de ressassement des textes, et de conformisation du savoir. Dès lors le cartel, comme organe de base, serait un peu comme le poumon de l'École de psychanalyse, ne fut-ce qu'en permettant de parer un tant soit peu aux effets d'intimidation du savoir, mais aussi du groupe.

Dans notre cartel, nous nous sommes beaucoup questionnés sur l'extension de la psychanalyse, sa présence dans la Cité, et ce que pourrait vouloir dire « faire prime sur le marché ». Il y a plusieurs voies possibles pour aborder cette question, mais nous nous sommes interrogés sur la présence – sans doute aujourd'hui plus précaire que subversive – de la psychanalyse au regard des autres offres, celle de la science, celle de la religion, mais aussi celle des diverses thérapies et de leur présence extensive, notamment dans les institutions de soin.

Bien des psychanalystes ont déserté les institutions – désertion qui n’est pas à prendre seulement au sens de ne plus y être, ça peut être aussi ne plus s’y intéresser – y voyant un lieu propice aux déviations tant de la théorie que de la pratique. Ce n’est sans doute pas faux, mais n’est-ce pas ainsi favoriser l’extraterritorialité de la psychanalyse, et le retranchement dans l’entre soi des psychanalystes ? N’est-ce pas non plus, comme nous l’avons envisagé dans le cartel, reculer devant l’obstacle, et laisser le champ libre à ce que par ailleurs nous déplorons ? L’enjeu nous a semblé essentiel, car « les résultats de la psychanalyse en leur état de douteuse vérité, font figure plus digne que les fluctuations de mode et les prémisses aveugles à quoi se fient tant de thérapeutiques[8] ». En effet, – et je me réfère à Lacan dans « Subversion du sujet » – on peut dire que « la psychanalyse, même à se prostituer [par exemple dans les institutions] reste bégueule [...] elle ne fera pas le trottoir de n’importe quel côté[9] ». Encore faut-il le vérifier.

« Faire prime sur le marché », pour la psychanalyse, ce n’est pas, il me semble, entrer dans le jeu de la compétition triomphante, de la concurrence, de l’influence, voire de la reconquête, mais de produire des bouts de savoir qui fassent poids dans la subjectivité de l’époque, subjectivité à laquelle, psychanalyste ou pas, nous participons tous. Car dénoncer le discours de la science ou du capitalisme, comme nous avons peut-être trop tendance à le faire, ne nous empêche pas d’y vivre.

Dans notre cartel, nous avons questionné l’impact possible de la psychanalyse sur le discours contemporain, avec comme conclusion qu’il ne saurait être massif, sauf à rejoindre les autres discours, c’est-à-dire l’autre côté du trottoir. Et c’est en cela que l’élaboration de savoir dans les cartels laisse de l’espoir.

Lacan évoquait l’organisation et la vie du cartel, mais il insistait aussi sur la production propre à chacun. Dans notre cartel, cette production n’a pas été seulement celle d’un écrit, mais pour chacun elle a porté ses conséquences en extension. Nous avons ainsi interrogé cette offre nouvelle (nouvelle par rapport à Lacan) qu’est celle des CAP en lien avec l’École de psychanalyse, y voyant peut-être une modalité autre de la psychanalyse dans la Cité, et qui peut contribuer, modestement, à son extension.

[1] De mai 2021 à juin 2022.

[2] J. Lacan, « Journées des cartels de l’École freudienne de Paris », 1975. Pas tout Lacan.

[3] J. Lacan, « Acte de fondation de l’EFP », 1964, *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 229. « PLUS UNE chargée de la sélection, de la discussion et de l’issue à réserver au travail de chacun. La charge de direction ne constituera pas une chefferie dont le service rendu se capitaliserait pour l’accès à un grade supérieur [...] ».

[4] J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l’école », 1ère version, *Ornicar ? Analytica*, volume 8, 1978, p. 14.

[5] J. Lacan, « D’écolage », 1980, Pastout Lacan.

[6] J. Lacan, « Acte de fondation de l’EFP », 1964, op. cit., p. 229.

[7] J. Lacan, « La note italienne », 1974, *Autres écrits*, op.cit., p. 310.

[8] J. Lacan, « Acte de fondation de l’EFP », 1964, op. cit., p. 239.

[9] J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », 1960, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 796, note 1.

Colette SOLER

Le succès du cartel

J'ai choisi ce titre car je m'interroge sur le succès du cartel. Nous aimons tous les cartels. C'est la seule chose qui fasse unanimité et pas seulement dans les forums. Nous affirmons nos singularités irréductibles, cautionnées théoriquement d'ailleurs par le « Y a de l'un » final de Lacan, mais dans nos milieux, où tout est sujet à polémique, où chaque groupe a sa petite différence et où la doctrine peine à s'unifier, le cartel, lui, fait l'unanimité. C'est incroyable, agréable aussi, mais c'est également une question théorico-politique. D'autant que je crois que c'est la seule réussite institutionnelle de Lacan, celle qu'il n'a pas eu à dissoudre, et qui lui survit.

Comment ne pas en déduire que tous et toutes, chacun et chacune, trouvent dans le cartel une occasion de satisfaction, un plus de jouir donc, et qui ne peut pas être le même pour tous.

J'ai pensé assez vite que l'invention des cartels devait quelque chose aux groupes sans chef de Bion, créés durant la dernière guerre et qui avaient tellement impressionné Lacan. J'ai relu « La psychiatrie anglaise et la guerre », paru en 1947 dans *L'évolution psychiatrique*, texte que je vous recommande. On y perçoit vraiment ce que fut Lacan avant Lacan, quoique déjà un peu le même.

C'est son éloge de ce que firent Bion et Rickman, psychiatres et psychanalystes que je retiens. Leur but à eux n'était nullement la formation analytique, il s'agissait de faire des soldats à partir de jeunes apparemment perdus, et inaptes à l'armée.

J'extrais une remarque de Rickman : il tient pour acquis, ce que plus personne n'oserait dire aujourd'hui, je cite, que «le névrosé est égocentrique et a horreur de tout effort pour coopérer», passons, mais il ajoute une remarque que Lacan trouve « fulgurante », à savoir que «c'est peut-être parce qu'il est rarement placé dans un milieu dont tous les membres soient sur le même pied que lui en ce qui concerne les rapports avec son semblable»[1]. Il lui faudrait donc dans nos termes une parité sans chef.

Et Lacan embraye de là sur l'idée retenue par certains de ses élèves, de soigner les troubles mentaux par la création d'une « néo société ». Plus loin il revient sur les groupes sans chef de Bion, notant que Bion en était cependant lui-même membre quoiqu'il ait évité de faire le chef. Tout au long du texte court la question à laquelle les psychiatres anglais ont été confrontés dans la dernière guerre, du rapport entre les organisations hiérarchiques comme celle de l'armée et les cohésions de groupe nécessaires aux troupes, alors qu'eux, ils avaient à faire aux indociles, aux indisciplinés, disons aux rebuts de cet ordre et avec pour mission de les rendre à la guerre. Lacan fait l'éloge très appuyé de cette réussite par les groupes sans chefs et en outre de la réussite de la psychanalyse car ils étaient psychanalystes ces psychiatres, et armés donc de sa doctrine des identifications.

Je me disais par conséquent qu'avec le cartel on est bien dans une éphémère petite néo-société égalitaire et j'ai très tôt pensé que Lacan qui sortait des structures hiérarchiques de l'IPA s'en était souvenu au moment de créer son École, quand il fit du cartel son organe de base, on le répète. Néo société, chacun à égalité quant à la parole, pas de hiérarchie, et même, chez nous, pas de pouvoir donné explicitement à « la plus Une personne » comme Lacan l'avait prévu, le pouvoir de trier les produits de chacun.

Organe de base, qu'est-ce que ça veut dire ? Que le cartel est obligatoire, condition instituée de l'appartenance à l'association. C'était nouveau dans la psychanalyse donc, et c'est ce que nous pratiquons actuellement dans l'IF-EPFCL et que l'EFP n'a pas pratiqué jusqu'au printemps 1975 où, pour la première fois, les cinq membres de mon cartel sur L'éthique de la psychanalyse sont entrés à l'EFP en tant que cartel. Un mot d'histoire sur l'EFP dissoute en 1980. Le cartel n'y a nullement été la condition d'entrée, il y a eu des cartels, mais ce n'était pas la règle, au point que 10 ans après, en 1975, avec la montée de contestations considérables de l'enseignement de Lacan, il a fallu concocter une demi-journée des cartels pour faire retour à l'acte de fondation en quelque sorte, avec la nomination de ce premier cartel.

Alors quel est l'objectif du cartel ?

L'un est social : Parer aux effets de dispersion des "épars désassortis". Mot pas encore prononcé à l'époque mais Lacan ne pouvait ignorer ce qu'il désigne. A savoir, notre statut de « prolétaire » généralisé, rien pour faire lien social, c'est la faute à la logique du langage, pas au capitalisme en fait. La faute du capitalisme c'est seulement de ne pas offrir la compensation d'un lien social établi, comme l'ont fait les discours de la tradition.

Du coup tous les liens dans le capitalisme deviennent optionnels, alors que dans les 4 discours seuls celui de la psychanalyse était optionnel.

On voit que Lacan a voulu dès le départ cette « identification au groupe » dont il a parlé plus tard, disant que ce qu'il vise c'est « l'identification au groupe », comme remède à toutes les folies narcissiques des humains. Et notez que le « tous fous » qu'il profère à la fin s'établit à partir des problèmes de l'enseignement.

L'autre visée des cartels plus essentielle est épistémico-éthique. Ses objectifs sont subordonnés aux objectifs d'École plus qu'à ceux de l'association des psychanalystes. Ils sont formulés dès les premières lignes de l'acte de fondation : elle est faite pour un travail, c'est l'école des travailleurs. Et pourquoi cette expérience originale, alors nouvelle, d'une École ? Car il faut « le transfert de travail » pour que l'enseignement de la psychanalyse se transmette d'un sujet à l'autre.

L'enjeu n'est donc pas directement la psychanalyse comme pratique, mais son enseignement. Et notez dans les addendas de *L'acte de fondation* la définition originale de son éthique comme « praxis de sa théorie ». C'est la condition même de son poids politique, je n'ajoute dans la cité comme le font certains collègues au Brésil parce qu'il y a longtemps que la cité n'existe plus, elle qui était structurée toute entière par le discours du maître. Aujourd'hui la cité du discours il faudrait plutôt l'écrire *l'a-cité*.

Ce qui se transfère, se déplace dans le transfert de travail, c'est donc bien le travail de doctrine lui-même et Lacan d'évoquer son séminaire des hautes études, résultat d'un travail gigantesque dans le champ épistémique, ce travail qui devrait se transférer de sujet à sujet.

Le but, c'est donc que le travail de la praxis de la théorie se transfère de l'Un qui l'a déjà pratiqué, qui donc a enseigné quelque chose, aux autres, au un par un. Il y a une École parce que j'y enseigne quelque chose à peu près Lacan, et avec le cartel on peut ajouter, et parce qu'il y en a d'autres qui sont dans le transfert de travail.

Avec le transfert de ce travail d'enseignement c'est évidemment l'entrée du sujet supposé savoir et avec lui, c'est l'autre transfert qui fait aussi son entrée et qui se combine au transfert de travail. Or, une chose est sûre, le transfert étant demande, n'est pas travailleur, il est amoureux plutôt. D'où un problème. Comment le cartel peut-il être autre chose qu'une petite société d'amoureux(ses) les amoureux de notre SsS majuscule, les émerveillés du SsS élevé à l'idéal. On observe que certains groupes lacanien multiplient les noms de leurs SsS préférés, à Lacan, le nom obligé, ils ajoutent Balint, M. Klein, Dolto, Winnicott, etc., et leurs suivants dans l'ÉFP... Au fond c'est un effort pour échapper à un transfert dominant. Ça ne change donc pas la problématique que je viens de formuler, ça la révèle plutôt.

C'est là que la question se pose de ce que peut être la différence de l'identification de groupe propice au transfert de travail dans le cartel. Lacan lui-même en a posé la question puisqu'il a pris soin de désigner une identification favorable, justement contraire aux identifications idéales, une identification, disait-il, au point nodal du nœud, soit à l'objet *a*, à ce qui manque donc.

C'est la définition même de l'identification hystérique, identification « non à l'objet mais au manque » dit Lacan, identification qui sustente la dimension du désir, et dans la doctrine, du désir de savoir. Ainsi ai-je conclu qu'il a voulu faire dans l'École la même chose que dans la cure où on hystérise le patient et la même chose que dans la passe où on hystérise, *hystorise* le psychanalyste. Et ça veut dire, ranimer à tous les niveaux la dimension du désir contre la montée des routines et enkystements à la fois bureaucratiques et hiérarchiques de l'association. Et il s'est sans doute souvenu là que ce sont les hystériques qui ont permis à la psychanalyse, comme il le dit, « de prendre pied dans l'expérience ».

Le manque, dans le champ épistémique de l'enseignement de la psychanalyse, ce ne peut être n'importe lequel, mais le manque à savoir qui peut causer le travail vers un plus de savoir attendu, supplémentaire, à produire. « Chacun n'est enseignable qu'à la mesure de son savoir », mais son savoir inclut son manque à savoir puisqu'il n'y a pas de tout savoir.

J'en conclus aussi que la structure formelle du petit groupe de 4 +1, ne suffit pas pour que l'on soit dans le cartel d'école et dans la pratique de la théorie. On peut aimer le cartel pour d'autres satisfactions, et de même que dans une analyse il y a celle du lien et celle du transfert, le cartel offre les satisfactions sociales du petit groupe et celles des assurances du transfert. Il s'ensuit concrètement de façon assurée que ce n'est ni leur nombre, ni leur tourbillon animé qui assure du cartel d'École. Avec l'inconvénient que nous n'avons pas de moyen de le distinguer. Reste à compter sur la contingence du tourbillon.

Je termine. Ce serait une vaste question que d'établir comment Lacan a réussi à incarner le « sujet supposé manque à savoir » malgré tout le savoir qu'il a produit. Les difficultés de son texte y contribuent sans doute, car elles convoquent, dans tous les cas, le manque à savoir du lecteur, condition nécessaire mais pas suffisante pour que le travailleur suive éventuellement. Je disais quand même succès institutionnel, car il a au moins obtenu que son enseignement s'étudie et se diffuse.

[1] J. Lacan, *Autres Écrits*, Paris, Le Seuil, 2001

Agnès WILHELM

Éloge de la lecture

Lorsqu'on évoque la production d'un cartel, on pense souvent aux écrits qui en résultent. Je voudrais défendre l'idée que la lecture (des textes lacaniens) est une pratique essentielle au fondement du cartel. On a tendance à valoriser l'écrit, la publication (malgré la *poubelliciation* dénoncée), davantage que le discret travail que demande la lecture. Celui qui écrit peut porter sa réflexion au-delà de son bureau, la transmettre, etc... Ce qui transparaît de la lecture est plus délicat, et peut passer inaperçu aux yeux des autres. Pourtant, au sein de l'École, nous sommes tous, et peut être avant tout, des lecteurs de Lacan.

Deux raisons me poussent à prendre les choses sous cet angle :

D'une part un cartel dont je suis le plus-un, composé de Nelly Guimier, Régine Chaniac, Marcel Hosu et Willy Falla, qui sont tous des lecteurs sérieux. Grâce à eux je peux affirmer que la richesse du travail en séance de cartel est liée à la qualité de la préparation en amont, et donc de la lecture assidue de chacun. On peut envisager le cartel comme un vecteur de lecture.

La deuxième raison est que j'aime lire. et je profite de cette invitation à parler que m'a faite Sophie Henry pour faire l'éloge de la lecture. Ce faisant il me faut dépasser un paradoxe : l'éloge de la lecture passe par l'écriture et la prise de parole. Par l'exposition donc, quand lire demande un retrait, un isolement, et le silence.

C'est une activité discrète, voire secrète, qui ne s'affiche pas (sauf bien sûr pour parler dans les diners des livres qu'on n'a pas lus selon le titre amusant de Pierre Bayard). Je ne parlerai pas ici de la lecture mondaine qui sert d'escabeau à l'égo, mais de l'expérience intime de lecteur/lectrice.

Comment rendre compte de l'effet intime de ce processus de déchiffrement ? de ce qui se met en mouvement dans la rencontre d'un livre ?

Kamell Daoud dit « La lecture pour moi n'est pas un loisir, c'est quelque chose qui me construit. »

Comme lui je ne cherche pas la distraction et je comprends son image de construction. Le livre offre tout un matériel de mots, d'histoires, d'images, de connaissances qui donnent forme à notre pensée confuse, à nos impressions incertaines. Ce qui était infiguré, impensé, comme latent, peut se révéler par le truchement des mots qu'un autre a su trouver et qui nous parlent. Notre réflexion se construit, nos opinions, notre représentation du monde se complexifient au fil des pages. Il y a là un indéniable gain, un enrichissement.

Mais ce qui me semble le plus précieux, c'est lorsque la lecture nous déstabilise, ébranle nos certitudes, ouvre une voie nouvelle même si c'est au prix d'un certain inconfort. En ce sens il peut y avoir une parenté entre littérature et psychanalyse. Pour suivre la métaphore freudienne, ce qui me touche ce n'est pas le récit, l'histoire qui comme la peinture ajoute des couches, c'est l'écrit qui creuse comme la sculpture enlève l'excédent, vise l'os

Les écrivains que je préfère ont tous une façon singulière de tenter d'évoquer l'indicible, de s'approcher de l'innommable, de l'abîme sans chercher à le recouvrir, de creuser la faille, l'écart entre les mots et les choses d'où s'entraperçoit un réel, « ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire »

Cette littérature m'a soutenue tout au long de mon analyse et ne cesse de le faire, me révélant parfois en un éclair ce autour de quoi je tourne péniblement sans réussir à l'attraper.

Que dire de l'effet de lecture de Lacan ?

Lire Lacan est une expérience de lecture radicalement déconcertante.

Qu'ils s'agissent des Écrits, des séminaires, ou d'autres textes, leur abord n'est jamais aisé. et on peut dire que Lacan ne fait rien pour nous aider.

Avec Lacan, il n'y a pas de rapport textuel ! Pas de progression linéaire dans la lecture. Dans ses séminaires il nous met d'ailleurs en garde de chercher à comprendre trop vite, c'est-à-dire de fixer trop tôt ou définitivement une signification, sans mesurer la dit-mention menteuse du langage. Par son style, Lacan nous donne à éprouver cette butée, cet impossible à cerner, ce ratage que la compréhension cherche toujours à recouvrir.

Dans le Séminaire *Encore*, à propos d'Aristote il nous dit : « Lire ne nous oblige pas du tout à comprendre. Il faut lire d'abord »[1].

Lisons donc !

Face à la difficulté on peut éprouver un certain désarroi, du découragement, voire de la rage de ne rien comprendre, et puis, en persévérant, être saisi d'une intensité, effet fulgurant où se concentre quelque chose d'essentiel qui se laisse enfin appréhender. Mais parfois l'éclair ne se produit pas, et il faut remettre l'ouvrage sur le métier un peu plus tard.

Tout le monde sait que Lacan est difficile à lire. Ce n'est pas seulement l'épreuve du débutant.

On m'a fait part d'un site Web amusant d'un psychologue Vincent Joly <https://psyaparis.fr/jacques-lacan-par-ou-commencer> présenté comme le guide du routard qui donne des conseils pour s'aventurer en *Lacanie* lorsqu'on est débutant. On y trouve différentes suggestions pour faciliter le voyage, en particulier des ouvrages d'initiation à l'œuvre de Lacan ou des vidéos assez inventives présentant des concepts lacaniens. Finalement le rédacteur conseille que le plus simple, c'est de commencer par les premiers séminaires. Mais il ne conseille pas de lire avec d'autres, il ne fait pas référence au cartel.

Comment lire Lacan ?

Lacan s'adressant au lecteur nouveau dans l'ouverture des *Écrits*, le prévient qu'il veut (l'amener) « à une conséquence où il lui faille mettre du sien [2] ». Il faudra donc donner de sa personne !

Lacan s'adresse aux psychanalystes ; son enseignement n'a d'autre fin que la formation des analystes. Il ne cherche pas à séduire d'autres publics. Dans le compte-rendu de *l'Acte analytique*, il s'en explique : « Nous ne sommes pas peu fiers (...) de ce pouvoir d'*illécture* que nous avons su maintenir inentamé dans nos textes ... (L'effet d'illécture vient de la mise en fonction de la faille, de la coupure dans le texte même de son enseignement.) pour parer (...) à ceux qui n'ont de hâte qu'à l'historioniser pour leurs aises [3] ».

Il ne s'agirait pas d'encourager les auditeurs et lecteurs à tirer une gloire personnelle de leurs citations ! La vraie lecture ne doit pas viser le paraître.

Cela me paraît proche des propos de, Dany Laferrière dans son bloc-notes de l'Académie Française, qui distingue le grand lecteur du mauvais. Je le cite :

« Un grand lecteur parle des livres sur un ton courtois, sachant qu'il vient après l'écrivain. Le mauvais lecteur, c'est celui dont le commentaire sur le livre précède parfois sa lecture ».

De même dans *Radiophonie*, Lacan justifie que « chacun de ses *Écrits* soit si *circonlocutoire* (exprimés de manière indirecte, par de nombreux détours) à faire barrage à ce qu'il (le psychanalyste) s'en serve à bouche que veux- tu [4] ».

L'homophonie laisse entendre à la fois l'oralité vorace et la tendance à boucher ce qui devrait rester ouvert.

Le savoir qui s'acquiert de la cure, et qui concerne la faille constitutive du sujet, ce savoir sur la structure demande au psychanalyste un effort pour rester accessible et potentiellement opérant, car il tend à se refermer, par le refoulement et par l'oubli. C'est pourquoi les psychanalystes sont voués à la tâche constante de lire et de relire, d'étudier la théorie psychanalytique pour nouer le savoir acquis dans la cure au savoir théorique par un travail d'élaboration continue.

C'est une discipline indispensable qui passe par un travail de lecture.

Elle passe aussi par l'implication dans la « communauté d'expériences » qu'est l'École.

Le cartel comme vecteur de lecture

Le cartel constitue l'articulation privilégiée entre la lecture solitaire et son partage avec d'autres. La confrontation des lectures de chacun a plusieurs effets. D'une part elle peut éclairer un passage ou une notion qui nous restait obscure et inaccessible, ouvrant à une nouvelle lecture possible, ce qui permet de persévérer. D'autre part, en appréhendant l'écart entre les lectures, nous sommes amenés à réinterroger le bout de savoir qu'on croyait acquis, à maintenir ouvertes certaines questions, sans chercher une vérité définitive.

Parfois la confrontation permet aussi que surgisse une nouvelle signification restée inaperçue, produite par l'élaboration collective, (ce qui peut mettre en joie).

Enfin, le cartel nous oblige. Il nous pousse à lire pour préparer la séance, et à prendre le risque d'exposer notre pensée et ses insuffisances.

Le travail en cartel peut produire un gain épistémique, à condition qu'il ne soit pas un lieu de prestance mais un lieu pour ne pas se hâter de comprendre.

[1] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p.61.

[2] J. Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p.10.

[3] J. Lacan, *Autres Écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p.382.

[4] J. Lacan, « Radiophonie », *Autres Écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p.419.

Esther Morère-Diderot

Le cartel, fil continu à l'École, faisant nouage

Je voulais vous faire part de ce qui m'est venu à l'esprit lorsque Sophie Henry m'a fait la proposition d'intervenir aujourd'hui lors de cette journée des cartels, je la remercie chaleureusement au passage. Le terme de fil s'est d'emblée imposé, le cartel comme fil qui lie à l'École. Fil continu, voire fil d'Ariane, où malgré toutes les perturbations rencontrées, celles qui concernent les vicissitudes de la vie, mais aussi, la psychanalyse en intension, la cure, le contrôle, ou encore celles en extension, ce fil perdure, parfois de façon discrète ou plus marquée. Des passages clefs de moments d'expériences d'École, tel celui du passeur, ou encore des moments où l'on s'investit dans l'organisation plus institutionnelle, Journées nationales, élu de pôle, conseil de direction, d'orientation, le cartel y tient une place à part. A la fois dans sa proposition unique, sa composition, petit groupe constitué de X+1, qui se réunit autour d'un travail à la fois individuel mais qui de par son montage, renvoie au collectif; le cartel n'existe pas sans l'École et à la fois il fait l'École, en constituant son étoffe même, soutenant des expériences variées et possibles de par sa nature : éphémère, ou plus long, national, ou international. Ce fil n'est pas sans provoquer des tiraillements, s'engager dans un cartel n'est pas toujours confortable, car comme tous les dispositifs qui relèvent de la formation de l'analyste, le cartel commence par une ignorance qui doit se mettre au travail. Il débute par cet inconfort, un insu qui perturbe en général la compétence clinique, mais qui par la grâce d'un pari va se transformer en interrogation[1].

Le cartel est un lieu où l'expérience d'un savoir singulier s'élabore. Il met chaque Un au travail, lors d'un temps T, précis, autour de son désir de savoir. En effet le savoir de l'analyste ou même de la psychanalyse ne se transmet pas à l'université, ce n'est pas un diplôme obtenu suite à un examen, Lacan reviendra sur cette question de l'enseignement, tout comme Freud d'ailleurs, inlassablement, en soulevant : « Ce que la psychanalyse nous enseigne, comment l'enseigner ? [2] ». C'est suite à son excommunication de l'IPA, après le congrès de Stockholm lors de l'automne 1963, que Lacan propose en 1964 dans L'acte de fondation, le travail en cartel : « Pour l'exécution du travail, nous adopterons le principe d'une élaboration soutenue dans un petit groupe. Chacun d'eux se composera de trois personnes au moins, de cinq au plus, quatre est la juste mesure. Plus une chargée de la sélection de la discussion et de l'issue à réserver au travail de chacun[3] ». Lacan se sera inspiré de Bion qui avait fait l'invention de « petits groupes » ou « groupes sans chefs », Bion qui est en poste pendant la seconde guerre mondiale dans un hôpital destiné à réadapter les soldats empêchés de réintégrer leur régiment, du fait de leur névrose de guerre, proposera ces petits groupes pour travailler autrement.

Si le plus-un du cartel, bien que quelconque est néanmoins quelqu'un, c'est qu'il occupe une fonction particulière. Il y a cartel si le plus-un ne joue pas le *chef*, s'il se dessaisit de cette fonction et s'inscrit dans le cartel comme un membre quelconque, même s'il est quelqu'un, donc se positionnant en somme comme moins-un. En effet il n'y a pas d'Autre du savoir. Chaque membre alors se sent et, est réellement responsable du cartel et de son travail, ce qui fait écho à la consistance de l'École : il n'y a d'École qu'à ce que chacun de ses membres s'en sente responsable.

Le cartel comme nouage d'École

Partie de cette proposition du cartel comme fil, m'est venu l'idée de poursuivre avec la question du nœud, le nœud borroméen étant composé de fils, de cercles, de droites. Lors de cette formation d'École que compose le cartel, chacun se noue à quelques autres, qui sont pareils, cela nous renvoie aux trois registres RSI, où leur commune mesure est rappelée. Le nœud borroméen homogénéise ceux qu'ils nouent mais s'ils sont pareils il y a une place pour une différence. C'est cette différence qui permet de partir pour chaque cartellisant de son désir propre de travail, d'y porter son nom, sa marque, contrairement aux groupes normés où seul le leader porte le nom. Ici le plus-un/moins-un pourra veiller alors à ce que la production de chacun soit possible à partir de son désir de savoir; sa fonction située du côté du manque sera propice à favoriser la cause du désir. D'autre part, Lacan évoquera l'importance d'une hiérarchie non verticale : « la charge de direction ne constituera pas une chefferie dont le service rendu se capitaliserait pour l'accès à un grade supérieur... ceci n'implique nullement une hiérarchie la tête en bas mais une organisation circulaire... [4] ».

Nous avons souligné comme chaque rond peut représenter chaque cartellissant, le quatrième, celui du sinthome, celui du plus-un. Nous poursuivrons en partant de nos trois ronds RSI, tel le trépied de la formation d'analyste : cure, contrôle, savoir référentiel. Ce qui ferait quatrième rond serait le dispositif cartel et passe, ainsi noué aux trois autres ronds. Lacan y fait référence dans le séminaire RSI il évoque le cartel en repartant du fait que : « le cartel part de trois plus une personne qui en principe fait quatre et que j'ai donné comme maximum ce cinq grâce à quoi ça fait six. Est-ce que ça veut dire que je pense que comme le nœud borroméen il y en a trois qui doivent incarner le symbolique, l'imaginaire et le réel ?[5]». Il poursuit en parlant de l'importance pour l'être humain de s'identifier à un groupe, sinon il est foutu ! Bon à être enfermé. Il fera le lien avec le nom du père qui fait trou, la nomination est la seule chose dont on serait sûr que ça fasse trou.

Le cartel lieu d'un savoir troué, souligne combien il fait partie de la logique de l'École, dispositif entre le tout et le plus-un donc mois-un, comme souligné plus haut. Il dégage une tension permise par la permutation et la vectorialisation du désir de savoir, permettant la production, à partir du savoir dans son cru. Ce savoir doit être inventé et réinventé en continu, il doit se tisser fil à fil avec l'expérience de l'inconscient éprouvée dans la cure ; partir de sa question et l'attraper par le bout qui est sien, avec sa propre morsure ... être mordu par l'inconscient ? Comment ça se passe, ce n'est pas de la même morsure dont il s'agit selon les étapes de la cure, traversées, avancées, tour à tour morsure égratignure, morsure éraflure, ou encore morsure profonde ? Ces étapes ne sont pas sans effets, ressentis, à travers divers affects éprouvés dans le corps, affects de perte, de doute, d'enlissement, d'angoisse, de satisfaction.

La formation de l'analyste relève de prime abord de la cure, certes, mais cela ne suffit pas. Il y faut un autre bord, une autre dimension qui relève du collectif. En effet l'analyste s'autorise de lui-même et de quelques autres. Ici on retrouve l'idée de l'analyse en intension et en extension essentielles à la formation de l'analyste. Le cartel à travers son dispositif singulier y participe, faisant nouage au sein du cartel et au-delà, nouage à l'école.

Le cartel, organe

Poursuivons encore, vers ce que soulignera Lacan du cartel lors de la dissolution. Il en rappelle de nouveau à ce dispositif qu'il élève alors comme organe de base. Une base ça fait tenir un ensemble, une construction, une structure. Un organe est l'ensemble de pièces assurant une fonction particulière, ce signifiant évoque aussi l'organe comme une partie du corps. Sans certains organes on ne peut vivre. Ici Lacan unit donc deux signifiants forts, ce qui replace le cartel comme dispositif essentiel à l'École. Dans son cours intitulé D'écolage du 11 mars 1980, Lacan annonce restaurer l'organe de base, repris de la fondation de l'École, soit le cartel dont il dit affiner la formalisation. Il précise alors cinq points - l'importance du nombre de cartellisants, quatre se réunissent - le produit de leur travail, propre à chacun et non collectif - la fonction du plus -un, il a à veiller à la permutation, pour éviter les effets de colle, à une mise à ciel ouvert périodique des résultats, au tirage au sort afin de vectorialiser l'ensemble. Et ceci pour inspirer aux analystes une autre envie, celle d'ex-sister et aussi d'éviter les effets de colle qu'il critique durant cette période de *dis-solution*. Effet de colle qui a eu raison alors de l'École. Le titre D'écolage, où on entend le décollage possible d'une école, à ce que ce ne soit pas collé, le cartel serait alors une de ses armes ? De par son humilité, le type de lien favorisé, ce quelque chose qui échappe à la hiérarchie verticale. Organe qui permet que le cœur batte, produisant un mouvement, plus encore, soutenant le tourbillon ? Alors le cartel, au cœur de l'École, qui pulse, démontrant qu'elle est bien vivante ?

[1] D. Touchon Fingermann, « La (dé)formation du psychanalyste », Éditions Nouvelles du Champ lacanien, Paris, 2019, p.154.

[2] J. Lacan, « La psychanalyse et son enseignement », *Les Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p.439.

[3] J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p.229.

[4] J. Lacan, *Autres écrits*, op.cit. p.229.

[5] J. Lacan, *Le Séminaire, livre XXII, RSI*, inédit leçon du 15 avril 1975.

Bernard NOMINE

Transmission

Pour cette réunion sur les cartels, j'ai choisi la rubrique de la formalisation du cartel telle que Lacan finit par l'établir en 1975 dans une journée sur les cartels et qu'il a importée dans son séminaire RSI à la séance du 15 avril 1975. C'est un texte difficile assorti de schémas tout aussi compliqués.

Il faut dire que Lacan n'a pas attendu de rencontrer le nœud borroméen pour proposer la formalisation de ce petit groupe, le cartel, institué pour être l'organe de base du travail dans son école. Ce petit groupe était destiné à limiter les effets imaginaires du groupe traditionnel structuré autour de l'identification idéale au leader. Ce que Lacan visait c'était à destituer la caste des didacticiens dont il faut préciser qu'il en avait été exclu et l'on sait que la fondation de son école est consécutive à cette sorte d'excommunication.

A la place de cette figure du didacticien, Lacan propose la *plus une* personne sans préciser, au départ, ce qui la définit si ce n'est qu'elle est *chargée de la sélection, de la discussion et de l'issue à réserver au travail de chacun*. Cette plus-une personne deviendra le fameux plus-un du cartel dont Lacan attendra de ses élèves des témoignages dans cette fameuse journée dédiée aux cartels en mars 1975.

C'est assez intéressant de lire le compte rendu de cette journée qui a été publié dans le numéro 18 des Lettres de l'École freudienne. On voit que le concept du *plus-un* pose question bien que tous les participants disent en apprécier la fonction. Lacan justifie le plus-un par la topologie borroméenne qui se définit par la formule $X+1$. En effet un nœud à trois est la solution par un troisième pour nouer deux qui ne le sont pas, un nœud à 4 est la solution pour nouer trois qui ne le sont pas. On peut en déduire qu'une chaîne borroméenne à n éléments est la solution pour nouer $n-1$ éléments libres. On comprend tout de suite que la structure borroméenne commence à $n=3$. Mais mathématiquement parlant ça peut aller à l'infini.

Cependant si l'on applique cette logique aux trois registres de la structure : Imaginaire, Symbolique et Réel, on ne dispose pas d'un quatrième registre et donc un quatrième rond ne peut être qu'un doublement soit de l'Imaginaire soit du Réel soit du Symbolique, ce qui limite pour nous la chaîne borroméenne à 6. Ce qui pour la formalisation des cartels donne : $3+1$, $4+1$ ou $5+1$. Mais Lacan prend soin de nous préciser qu'il ne s'agit pas de prendre cette structure borroméenne de RSI au pied de la lettre. Ce serait complètement *dingue* de penser que dans un cartel il y en ait un qui représenterait le symbolique, un autre l'imaginaire, un troisième le réel. Cette remarque est très importante. Je la mettrais volontiers en rapport avec la façon dont Lacan qualifie la structure RSI dans son séminaire le 18 février 75; il la qualifie de *trinité infernale* à laquelle l'a conduit son expérience de la psychanalyse. Cette trinité est infernale parce qu'on la retrouve partout dans l'espace de notre monde structuré par le langage. Elle est incontournable et en même temps Lacan remarque qu'elle structure l'enfer de nos désirs. La vraie religion en a fait l'emblème du trois en un qu'elle tresse autour d'un trou. Ce trou, la constitution classique des groupes l'obture par le signifiant idéal incarné par le leader auquel chacun s'identifie.

Or c'est précisément ce que Lacan veut contrecarrer avec le cartel. « *Ce que je souhaite, c'est quoi ? : l'identification au groupe. Parce que c'est sûr que les êtres humains s'identifient à un groupe. Quand ils ne s'identifient pas à un groupe eh bien ils foutus, ils sont à enfermer. Mais je ne dis pas par là à quel point du groupe ils ont à s'identifier. Le départ de tout nœud social se constitue, dis-je, du non-rapport sexuel comme trou.* [1] »

Remarquons tout d'abord que Lacan justifie le cartel par rapport à ce qu'il attend des psychanalystes : qu'ils s'identifient à un groupe. Et ce groupe, c'est l'École. En s'inscrivant dans un cartel on s'identifie au groupe des membres de l'École puisque le cartel s'inscrit dans une école. C'est d'ailleurs pour certains le premier écueil qui peut les faire reculer. Mais cette identification est particulière : « *je ne dis pas par là à quel point du groupe ils ont à s'identifier. Le départ de tout nœud social se constitue, dis-je, du non-rapport sexuel comme trou.* »

La formule est raide. Essayons de l'explicitier en évitant la métaphore, l'imaginaire du trou ou sa sacralisation quasiment religieuse.

Pour cela je me propose de vous transmettre le produit d'un cartel qui anime le séminaire que nous tenons à Pau. Nous avons travaillé la question du trou dans son versant purement topologique et ça m'a paru éclairer d'un jour nouveau cette affaire du trou dans la dynamique borroméenne.

En topologie, un trou se définit par rapport à une surface. On pose un lacet (un lac) sur la surface et on voit si l'on peut réduire ce lac jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un point. Si c'est le cas, on ne compte pas de trou. Par contre si quelque chose sur la surface empêche le lac de se réduire à un point, alors on compte un trou.

Les ronds que Lacan dessine pour faire image des trois consistances réelle, symbolique et imaginaire sont-ils, oui ou non, des trous ? Lacan nous affirme que oui : chaque consistance est trouée et il nous précise ce qui troue chaque registre. Mais on pourrait dire qu'au sens topologique du terme, chaque rond n'est un trou que dans la mesure où quelque chose viendrait l'empêcher de se réduire à un point. Et ce qui fait la spécificité de la chaîne borroméenne, c'est que chaque rond est ainsi coincé par les deux autres. Donc on pourrait dire que chaque rond n'est un trou que dans la mesure où il est pris dans la chaîne. Ça, c'est intéressant parce qu'alors on voit que si le nœud n'est pas fait, ou bien s'il est fait de façon erronée quand par exemple deux ronds s'interpénètrent en laissant le troisième libre, eh bien rien n'empêche plus ce troisième de se réduire à un point et donc il perd sa qualité de trou. Ce qui revient à dire, selon Lacan, qu'il en perd sa consistance. Ainsi donc dans une chaîne borroméenne, qu'elle soit à trois ou à quatre, il y a des trous partout. Chaque anneau est un trou dans la mesure où il est coincé par les autres et ces trous bordés les uns par les autres se nouent autour d'un trou central là où Lacan situe l'objet a dont on peut dire qu'en fin de compte, il assure le coincement du nœud c'est à dire sa consistance.

S'il y a quelque chose d'essentiel à retenir de la logique borroméenne, c'est que tout s'y organise pour assurer le trou. Et si l'on veut, comme Lacan le souhaitait, calquer la structure du cartel à celle de la chaîne borroméenne, cela implique qu'on considère que dans le cartel, chacun participe à ce trou, en est même responsable. Il n'y a pas que le plus-un qui soit assigné à cette responsabilité. « *Il s'agit que chacun s'imagine être responsable du groupe, avoir comme tel, comme lui (le plus-un) à en répondre.* » [1]

Ce qui fait lien social dans ce petit groupe, c'est donc l'existence et la fonction de ce trou central. Lacan en vantait déjà les mérites quand il proposait à ses élèves le modèle de ce groupe de mathématiciens mordus qui échangeaient autour d'un problème pour établir la formule de la cycloïde. Lacan dit qu'il aimerait voir les psychanalystes se regrouper pour faire exister cette « *espèce de République qui faisait que Pascal correspondait avec Fermat, Roberval et Carcavi à propos de cette chose invraisemblable qui se dessine comme la cycloïde.* [2] » Qu'est-ce qui faisait tenir ce petit groupe ? Certainement pas l'idée de se faire reconnaître à la Sorbonne ni de recevoir les subsides d'aucun seigneur. Il faudra attendre plusieurs siècles pour qu'on puisse tirer une application de leur savoir sur la cycloïde. Ce qui les faisaient tenir ensemble, ce n'était que l'idée de produire un savoir sur ce réel. C'est à dire de border ce trou.

Dans la fameuse journée sur les cartels Lacan fait référence au groupe de mathématiciens en remarquant que les mathématiciens ne s'adressent pas à la communauté mathématique mais à la mathématique comme personne, comme sujet. « *La mathématique, c'est l'une en plus de tout ce qui est mathématicien à ceci près que toute la communauté mathématique est rompue s'il n'y a pas cette une en plus, la mathématique, comme sujet.* » [3] En spécifiant que la mathématique est considérée comme sujet je crois que Lacan veut dire que la mathématique fait partie du groupe, au même titre que chaque participant. C'est vraiment la plus-une personne. Évidemment c'est une personne un peu particulière, au sens où elle n'a pas forcément à être présente réellement mais certainement mentalement dans l'esprit de chaque mathématicien du groupe qui dialogue avec elle en imaginant ses réfutations.

Mais revenons au cartel fondé par Lacan comme cellule de base pour le travail de l'École. Dans cette journée de 1975, Lacan va jusqu'à proposer qu'on ne rentre pas dans l'École au un par un mais par le cartel. C'est une exigence qui n'a jamais été suivie. Elle avait sa logique : ce que l'École, comme plus-une personne reconnaît, ce ne sont pas les différents personnages qui composent le cartel, mais la consistance du dit cartel, c'est à dire sa fonction de trou autrement dit de nœud autour duquel l'École se tisse.

Personnellement je ne suis pas prêt à suivre ceux qui voudraient faire du cartel une religion fondamentaliste. Mais je crois que le travail à plusieurs est essentiel pour la psychanalyse. Que ce soit la lecture des textes de Freud et de Lacan ou que ce soit un travail de recherche, se regrouper à quelques-uns permet que chacun fasse son trou non pas pour y trouver un nid douillet mais fasse vraiment trou pour l'ensemble seule façon d'assurer que le savoir psychanalytique soit un trou, c'est-à-dire rencontre des éléments de coinçage et ne se réduise pas un point.



[1] J. Lacan, Intervention à la journée sur les cartels, 13 avril 1975, Lettre de l'École freudienne n° 18.

[2] J. Lacan, *Le Séminaire, livre XXI Les non -dupes errent*, séance du 9 avril 1974.

[3] J. Lacan, Intervention à la journée sur les cartels. Op.cit.

Claire Parada

Le cartel, organe de base de l'École?

Je voulais interroger pourquoi Lacan avait défini le cartel comme « organe de base de l'École » et donc ce qui lie le cartel et l'École ? Comment peut-on l'entendre aujourd'hui dans notre École, est-ce toujours d'actualité et quelles suites en avons-nous donné?

Il faut préciser que c'est dès l'acte de fondation de son École, l'AFP, en 1964, que Lacan introduit ce nouvel outil institutionnel qu'est le cartel. C'est donc au moment de créer une nouvelle École, de penser l'institution psychanalytique autrement que ce qu'elle était à cette époque, qu'il pose le cartel comme un autre mode de travail de la psychanalyse qu'il juge plus conforme à la spécificité de la transmission de la psychanalytique et de son savoir, c'est-à-dire pas sans l'expérience de la cure. En effet, il fait le constat que le fonctionnement et l'organisation pyramidale des sociétés de psychanalyse ne font que reproduire le système universitaire de transmission du savoir par des « maîtres » à des élèves. Il avait déjà fait état des conséquences de tarissement du travail qui se produisait dans ses sociétés, dans son texte *Situation de la psychanalyse en 1956*[1] et il reprendra longuement cette critique dans son *Discours à l'AFP*[2] en 1967.

Il compte donc effectuer par son École ce qu'il appelle « un mouvement de reconquête »[3]. Reconquête du tranchant de la psychanalyse tel qu'il existait à ses débuts avec Freud. Pour ce faire, il souhaite une École orientée jusque dans son fonctionnement institutionnel par l'expérience analytique et son élaboration. Le dispositif du cartel, tel qu'il l'invente, semble y répondre, dans le sens où il entend rompre avec une transmission pyramidale du savoir, en instituant un fonctionnement circulaire où tout le monde y est au pair et au travail d'en produire quelque chose de là où il en est dans son rapport à la psychanalyse. Mais surtout ce qui est visé est un autre type de transfert que le transfert sur un maître, il s'agit d'un transfert au désir des autres au travail qui tourne autour du manque, du manque à savoir. C'est une modalité de travail qui modifie le rapport au maître (au Sujet supposé savoir) mais également le rapport au savoir lui-même, où il est question d'un savoir troué, troué par le Réel, un savoir qu'on ne peut pas totaliser, et qui est à interroger sans cesse, à confronter, pour en produire quelque chose de nouveau. Ce qui n'est pas sans résonner avec ce qui est attendu à la fin d'une cure, c'est-à-dire un autre rapport au savoir après la chute du sujet supposé savoir.

Une École des cartels qui serait en résonance avec ce qu'on peut extraire de l'expérience analytique, une École qui puisse se laisser travailler, dans son fonctionnement même, par ce qui s'enseigne de l'expérience de la cure, un savoir qui s'acquiert au un par un.

C'est également ce qui incitera Lacan trois ans plus tard à proposer le dispositif de la passe comme nouveau mode de nomination des analystes de l'École (AE). C'est-à-dire un type de nomination qui s'appuie sur ce que l'analysant a pu extraire de sa cure pour la psychanalyse et non sur ses travaux théoriques connus. On pourrait dire qu'il poursuit avec la passe ce qu'il avait initié avec le cartel, c'est-à-dire sa logique de rendre plus congruent le fonctionnement même de l'institution à ce qu'il appellera plus tard le discours analytique, créer des espaces institutionnels où l'objet a , qui cause le désir, joue un rôle central; faisant ainsi du cartel et de la passe les deux organes de base de l'École.

Il maintiendra sa position à propos du cartel tout au long de son enseignement et ce jusqu'à la fin, puisque en 1980 après la dissolution de l'AFP, il jette les bases de la Cause freudienne dans son séminaire *D'écolage*[1], et le cartel reste la seule chose mentionnée comme essentielle à « la mise en train ». C'est dire s'il y a une articulation « essentielle », au sens propre du terme, entre le cartel et l'École que Lacan souhaite.

On peut même dire qu'il y a une sorte d'allers-retours entre École et cartel ou peut-être plutôt un nouage. D'une part, le cartel dans son organisation circulaire imprime sa marque sur le fonctionnement de l'École, en mettant la base au travail et non seulement les maîtres, allant ainsi dans le même sens que *Scilicet*: « Tu peux savoir », mais sur la base d'un manque à savoir toujours troué, toujours à réinterroger.

Et d'autre part, L'École en attend un retour sous forme de productions par exemple, ce qui n'est pas sans influencer sur le mode de travail dans le cartel, c'est notamment ce qui le différencie d'un simple groupe de travail centré sur une étude des textes.

Interroger la psychanalyse toujours à partir de l'expérience analytique. Le plus-un est là pour rappeler ce lien à l'École et promouvoir éventuellement les productions des cartellisans. De ce fait, l'École donne un certain cadre au cartel. On pourrait alors se risquer à ce jeu de mot à propos du cartel comme organe de base de l'École: Travail de la base et base du travail.

Alors quelles conséquences et quelles suites dans notre École aujourd'hui où ce dispositif se multiplie dans des occurrences qui se diversifient (cartels des forums, cartels intercontinentaux, cartels de la passe...) et comment il travaille l'École?

Prenons quelques exemples de types de cartels et de leurs liens à École:

1. Les cartels des forums qui visent un mode de transmission de la psychanalyse plus conforme au discours analytique comme nous l'avons vu précédemment. Ces cartels sont régulièrement sollicités pour proposer des productions issues de leur travail lors des journées inter cartels par exemple ou encore dans la rubrique des cartels du *Mensuel*. L'École propose un outil pour le travail de chacun en son sein et donne la possibilité d'y restituer son travail. Chacun peut y être au travail.

2. Le lien est encore plus évident bien sûr pour ce qui concerne les Cartels de la passe qui ont la spécificité de nouer les deux organes de base de l'École dans le dispositif de la passe. En effet, hormis l'aspect de nomination qui n'est pas nul bien sûr, il est également attendu de ces cartels qu'ils produisent un travail à partir des témoignages rapportés des passants. Là, le cartel est utilisé comme un mode de travail spécifique pour élaborer les questions d'École que pose la passe, et permettre une nomination par l'expérience analytique et non par la cooptation. D'ailleurs l'introduction, il y a quelques années, des cartels du CIG, en parallèle aux cartels de la passe proprement dits, avait bien cette intention de ne pas se cantonner aux nominations mais de mettre au travail, pour la psychanalyse, ce qui était recueilli dans les témoignages, d'en produire quelque chose pour l'École.

3. La création il y a quelques années des Cartels intercontinentaux et bilingues illustre cette articulation entre le cartel et l'École, à plus d'un titre. D'abord parce qu'ils se centrent spécifiquement autour des questions d'École (la psychanalyse en intension, c'est-à-dire la cure analytique et la formation de l'analyste) et qu'ils s'adressent aux membres d'École. Mais on pourrait ajouter qu'ils travaillent l'École, l'École internationale plus spécifiquement, par les liens qu'ils nouent entre des membres de forums provenant de continents et de langues différents. Tous les membres qui y ont participé ont pu témoigner de la richesse de cet échange inter-forum.

4. La proposition des Cartels éphémères se voulait également dans cette même idée, de mettre ce travail de cartel au service des événements nationaux et pourquoi pas internationaux. De promouvoir un travail préparatoire dans l'École autour du thème des Journées nationales, afin que certains puissent proposer des interventions au titre d'un cartel ou à titre individuel. La première expérience a eu lieu pour les Journées de novembre 2022 où une dizaine de cartels éphémères se sont montés pour travailler durant un an le thème « Qu'est-ce qu'on paye en psychanalyse? ». Une Après-midi des cartels a été l'occasion d'échanger autour de ce que les cartels avaient produit.

En conclusion, on voit bien qu'il y a un véritable nouage entre le cartel et l'École, notamment sur cette modalité de mettre la base au travail dans cette quête d'un savoir qui ne s'acquiert qu'au un par un, en promouvant un type de transfert particulier au désir des autres au travail autour d'un manque, d'un manque à savoir. On a pu voir également comment il travaille l'École dans son fonctionnement à divers niveaux. C'est déjà un gain tout à fait important pour chacun et pour l'École, et la multiplicité des cartels en témoigne, même si on peut s'interroger sur la réussite de l'objectif de Lacan qui était de pallier au tarissement du travail et de produire un savoir nouveau dans la psychanalyse.

[1] J. Lacan, « Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, pp. 459-491.

[2] J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris » [1967], *Autres Écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, pp. 261-281.

[3] J. Lacan, « Acte de fondation » [1964], *Autres Écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p.229.

[4] J. Lacan, « Le Séminaire, « D'écolage » », inédit, 11 mars 1980.

Marie Hélène Cariguel

Fin(s) de cartel

Amusant !

Le premier cours que j'ai reçu en commençant mes études après Bac, était consacré à la méthode de travail, en préparation du concours de fin de première année.

Aux étudiants il était recommandé, fortement, une obligation en fait, de travailler en « colle », à déclarer à la direction de l'école.

S'adjoindre un redoublant, un qui avait échoué au concours de l'année précédente ou au concours de médecine, était préconisé; il pourrait nous initier et nous orienter.

Nous avons « collé » jusqu'à la fin de nos études, avec plus ou moins de bonheur !

C'était l'année même (1975) où Lacan maintenait sa proposition qu' « à l'École on n'entre pas à titre individuel mais au titre d'un cartel ». Il insistait sur le recrutement de l'École : pas que des analystes.

L'intitulé de cette petite contribution au débat, proposé en cette après-midi consacrée aux cartels, procède d'une expérience d'une fin de cartel.

Expérience qui m'avait laissée stupéfaite, interloquée. A un point où j'ai été surprise de ne pas répondre du bouchon de fantasme trop souvent convoqué. Au détour du changement de la date prévue initialement pour la dernière séance d'un cartel qui avait fonctionné avec enthousiasme et sérieux, pendant deux ans; il avait été décidé par le faisant fonction plus-un de faire séance de fin à une date à laquelle je ne pouvais me rendre disponible, sans ma participation donc.

Ma participation à la Commission des cartels dans notre École, a constitué un lieu d'adresse pour de nombreuses questions que j'avais sur la spécificité, l'originalité, les conditions, et la visée de cette proposition de Lacan. Questions et réflexions qui ont trouvé un accueil auprès des collègues membres de cette commission.

C'est donc cette voie que j'ai attrapée pour répondre, un peu de côté, lorsque l'invite à contribuer s'est dessinée, avec l'organisation de la rencontre du 28 Septembre.

Si Lacan, en 1964, il y a 60 ans, a défini les modalités de constitution des cartels, il a je trouve été moins disert sur les modalités de **fin** ou de terminaison d'un cartel, à ceci près qu'il prévoyait une durée limitée de deux ans (Acte de fondation du 21 juin 1964) et qu'il attribuait au faisant fonction *plus une* « la chargée de la sélection, de la discussion et de l'issue à réserver au travail de chacun ». Les cartels se terminent donc généralement lorsque la lecture du texte étudié arrive à son terme, ou au terme des deux ans réservés, parfois bien avant, ou à l'initiative du faisant fonction plus un.

Le produit du travail de chaque cartellissant se traduit habituellement par la présentation aux autres participants d'un écrit, qui est lui-même parfois proposé à une plus large audience (rencontre des cartels, publication...). Il me semble que ces écrits ne peuvent épuiser la question du produit de cartel ; en quoi consiste-t-il et quelles en sont la visée ou les **fins** ?

Dans l'Acte de fondation de 1964, Lacan précisait : « Ceux qui viendront dans cette École **s'engageront** à remplir une tâche...Ils **sont assurés en échange** ...[1] »; c'est dire la valeur de cet engagement dans un petit groupe, engagement mutuel, mais aussi au-delà, **dans** une École dont Lacan dans La Proposition du 9 Octobre 1967[2] précise, s'adressant au psychanalyste de l'École, qu'elle résulte d'un « **choix** qu'ils ont fait de l'École ». C'est dans cette même Proposition que Lacan, dans l'écho de l'Acte de fondation dit « Ils s'y trouvent groupés de n'avoir pas voulu par un vote accepter ce qu'il emportait : la pure et simple survivance d'un enseignement, celui de Lacan » et « quiconque ailleurs reste à dire qu'il s'agissait de la formation des analystes en a menti ».

Ces déclarations de Lacan donnent une perspective singulière et résonnent bien avec les fins des cartels, dispositif de travail pour la diffusion et l'enseignement de la psychanalyse, l'enseignement de Lacan. Dans la note adjointe à l'Acte de fondation Lacan écrit « L'enseignement de la psychanalyse ne peut se transmettre d'un sujet à l'autre que par les voies d'un transfert de travail ».

Le cartel, organe de l'École, est donc intrinsèque à l'École, elle-même, et le cartel, ses modalités de travail (pas une chefferie, élaboration collective, production individuelle, ouvrant sur la permutation de ses membres...) est prolongement de l'Acte de Lacan, au détour des avatars de son propre engagement, et de ses rapports avec les institutions analytiques.

L'engagement dans un cartel comporte donc une dimension subversive dans son essence même. Clairement, le cartel est défini comme expérience, vectorisée par le savoir de la cure sur le réel et l'enseignement de Lacan procédant à l'invention de l'objet *a*.

De nombreux cartels se sont nommés tels. Ces petits groupes empruntent au dispositif voulu par Lacan, attestant de la circulation de ce signifiant. J'ai eu connaissance toutefois de ces cartels qui refusent la fonction plus une, ou même la déclaration à l'École, ou se disent cartels de Collège Clinique.

Je me sens donc convoquée, membre de l'École, dans les éclairages, les discussions à soutenir à ce sujet, la proposition de revenir aux textes fondateurs lorsque sollicitée pour la fonction plus une. Avec la décision éventuelle (c'est arrivé) de refuser de m'y engager.

Ledit produit de cartel, si il n'est pas réduit à la production d'un écrit, ne vaut-il pas aussi ? Selon des modes différents : changement de position dans l'exercice de la tâche soignante pour l'un, demande d'entrée à l'École, ou reprise d'analyse pour d'autres...le cartel n'étant pas réservé à celui qui aurait déjà un trajet personnel dans notre champ.

Cet élargissement met l'accent plus radicalement encore plus sur la fonction plus une.

La question individuelle déclarée par chacun des cartellisans se fait témoin de ce nouage. Rappelons à cette occasion l'importance de son élaboration dans le cartel.

J'ai fait plusieurs cartels. Des liens se sont établis avec les autres cartellisans, les produits furent variés. Ayant été sollicitée à plusieurs reprises dans la fonction plus-une, j'ai éprouvé vivement le désir de réintégrer la ronde des cartellisans. Là aussi un mode de permutation ; c'est aussi le travail de cartel qui permet la permutation « Pour prévenir les effets de colle » ainsi que le prévoyait Lacan dans le texte « D'écolage » datant des derniers temps de son enseignement.

Si le dispositif du cartel formulé par Lacan et reconnu pour opératoire dans la lecture, découverte, voire l'abord d'une compréhension de textes, de séminaires...pas sûr pour autant que chaque cartel déclaré opère dans ses fins comme organe de l'École.

Penser la psychanalyse, faire École, pas garanti.

[1] J. Lacan, « Acte de fondation », *Autres Écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p.229.

[2] J. Lacan, « Proposition sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits*, op.cit. p.243.